

LES ENTREPRISES INTELLECTUELLES DE THÉODULE RIBOT

Jacqueline Carroy, Wolf Feuerhahn, Régine Plas, Thibaud Trochu

Presses Universitaires de France | « [Revue philosophique de la France et de l'étranger](#) »

2016/4 Tome 141 | pages 451 à 464

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130734451

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2016-4-page-451.htm>

Pour citer cet article :

Jacqueline Carroy *et al.*, « Les entreprises intellectuelles de Théodule Ribot », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 2016/4 (Tome 141), p. 451-464.
DOI 10.3917/rphi.164.0451

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES ENTREPRISES INTELLECTUELLES DE THÉODULE RIBOT

Les sciences de l'homme ne sont pas épargnées par le culte de leurs grands hommes. Devant la profusion des commémorations, l'historien des sciences ne peut manquer de se poser la question de leur opportunité. Or, 2016 voit le centenaire de la mort de Théodule Ribot, fondateur en 1876 de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*¹. On pourrait se moquer de ce non-événement. En proposant ce fascicule qui lui est consacré, notre objectif n'est pas de réhabiliter une figure injustement oubliée ni de sacrifier au culte de la figure tutélaire de la *Revue*.

Notre approche est autre. Ribot est de nos jours une figure relativement peu connue mais qui occupa toutefois une place importante dans la vie savante de la III^e République avant la Première Guerre mondiale. Lorsque son nom évoque encore quelque chose, c'est au titre de « fondateur de la psychologie scientifique française ». Nous saisissons l'occasion de cet anniversaire pour mettre en évidence la pluralité de ses activités. Car s'il est un qualificatif qui peut caractériser Ribot, c'est celui d'entrepreneur. Introduceur de ce qu'il nomma lui-même la « psychologie anglaise » et la « psychologie allemande », fondateur de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, premier représentant de la psychologie expérimentale à la Sorbonne et au Collège de France, Ribot fut un homme très actif aux connexions internationales étendues. Il faut toutefois remarquer que son activité relève quasi exclusivement du registre savant : il n'est nulle trace d'engagement politique de Ribot, pas même à l'époque de l'affaire Dreyfus.

1. NdlR. La Rédaction de la revue remercie chaleureusement les auteurs de ce fascicule qui vient marquer, avec le centenaire du décès de son fondateur, la cent-quarantième année de parution sans discontinuité de la *Revue philosophique*. Elle remercie également le centre Alexandre Koyré du soutien matériel qu'il a apporté à la réalisation de ce fascicule.

L'un des dangers des célébrations tient au fait qu'en se focalisant sur une figure, elles tendent à en faire le centre des événements de l'époque qu'elle a traversée. Il ne faut pas perdre de vue qu'avec Ribot notre entrée est celle d'un acteur dont les caractéristiques sont à situer et à inscrire dans un paysage beaucoup plus large.

Un savant célébré... jusqu'en 1939

Ribot meurt en pleine guerre mondiale. L'événement ne passe pas pour autant inaperçu. Hommage lui est rendu à de multiples reprises et sous de nombreuses formes : discours (Joly, 1916)², articles (Fonsegrive, 1916 ; Janet, 1919 ; Lenoir, 1919 & 1922 ; Sertillanges, 1920), ouvrages (Chatelain, 1922 ; Dugas, 1924 ; Lamarque, 1925) : inauguration d'une rue à son nom³ rythment la vie posthume de Ribot. S'il serait excessif de parler de « gloire » de Ribot, au sens où François Azouvi (2007) emploie le mot à propos de Bergson, on peut sans doute parler de sa célébrité. L'histoire du livre peut aider à la mesurer. En 1939, *La Psychologie des sentiments* en est à sa 15^e édition, *Les Maladies de la personnalité* à leur 18^e dès 1921. Avant sa mort, en 1914, *Les Maladies de la mémoire* ont atteint 23 éditions, *Les Maladies de la volonté* 28, *La Philosophie de Schopenhauer* et *L'Hérédité psychologique* connaissent respectivement leurs 13^e et 10^e éditions. Cette célébrité n'est pas uniquement nationale. Ribot a construit sa carrière en France en se faisant l'importateur de ce qu'il présentait comme les avancées des sciences anglaises et allemandes. Il a, en retour, été rapidement traduit à l'étranger. Ainsi peut-il arborer, dans le document qu'il fait reproduire pour sa candidature au Collège de France en 1888, pas moins de dix-neuf traductions en cinq langues : anglais, allemand, russe, polonais et espagnol⁴. Avec six traductions (dont deux différentes pour les *Maladies de la mémoire*), l'anglais domine très largement et seule *La Philosophie de Schopenhauer* n'est pas traduite dans cette langue.

En 1939, est organisé en grande pompe, au Collège de France, le centenaire de la naissance de Ribot. On lui associe le cinquantenaire

2. Les références de l'ensemble des articles de ce fascicule sont regroupées ci-dessous, p. 585.

3. En 1927 dans sa ville natale de Quingamp (nous remercions H. Le Goff pour cette information).

4. Collège de France, archives : G – IV – e 38B.

de sa chaire au Collège de France et du laboratoire de psychologie physiologique de l'École pratique des Hautes Études, fondé en 1839 à la Sorbonne, ainsi que celui de la « thèse retentissante de Pierre Janet sur l'Automatisme psychologique » et on érige le tout en « jubilé de la psychologie scientifique » (Centenaire, 1939, p. 9). C'est dire si Ribot est alors considéré en France comme le héros de cette nouvelle science. Cet événement est à la fois le point d'orgue et le point d'arrêt de cette « célébrité ». Après cette date, ses ouvrages ne connaissent plus aucune republication entre 1939 et 1991⁵. Depuis le début des années 2000, c'est le professeur de psychologie cognitive expérimentale de l'université Paris-Descartes, Serge Nicolas, qui a entrepris de republier l'ensemble de l'œuvre de Ribot et de la commenter⁶.

Cela appelle deux remarques. C'est parmi les promoteurs de la psychologie cognitive que Ribot connaît une petite actualité⁷. De manière générale, il reste dans les mémoires comme le fondateur de ce que l'on nomme tantôt la « psychologie scientifique » (Fraisie & Piaget, 1970), tantôt la « psychologie française » (Nicolas, 2005), voire, combinant les deux, « la psychologie scientifique française » (Nicolas & Murray, 2000). Or ces appellations ont une histoire, académique et institutionnelle tout autant que scientifique ou intellectuelle : les étiquetages savants attachés à l'intronisation de Ribot en Sorbonne et au Collège de France, ainsi qu'à son rejet temporaire de l'Institut, ont fluctué de façon significative, selon des logiques ayant peu à voir avec les récits des histoires commémoratives⁸.

Ce prisme se retrouvera, inversé, chez les philosophes critiques de la psychologie. Pour Georges Canguilhem, formé avant 1939, Ribot représente l'avènement d'une psychologie pathologique affirmant qu'il n'y aurait pas de différence de nature entre les états normaux et pathologiques. De ses débuts dans les années 1930 jusqu'à sa conférence « Le cerveau et la pensée » en 1980, Ribot fait, pour cette raison, partie de ses bêtes noires (Canguilhem, 2011, p. 333, n. 1).

5. La première republication (Ribot, 1991) se fit dans le cadre d'une collection intitulée « Lacunes ».

6. Voir la collection « Encyclopédie psychologique » qu'il dirige chez L'Harmattan et Nicolas, 2005.

7. C'est à l'initiative du Département d'Etudes Cognitives qu'une salle Théodule Ribot a été inaugurée le 18 mai 2016 dans les locaux de l'ENS.

8. Voir la contribution de Wolf Feuerhahn. Dès après sa mort et jusqu'à nos jours, Ribot a également connu un autre étiquetage disciplinaire associé à un ancrage régional, celui de « philosophe breton » (Dugas, 1917 ; Joubert des Ouches, 1977 ; Conan, 1982 ; Nicolas, 2005).

Un jeune agrégé, la Bretagne et la province

Résumons son parcours avant son installation et son ascension académique parisienne⁹. Théodule Ribot est né en décembre 1839 à Guingamp, où son père est pharmacien. Sa mère, Marie Le Camus, appartient à une famille de propriétaires. Après de très bonnes études secondaires à Guingamp puis à Saint-Brieuc, il est contraint par son père d'entrer dans « l'administration de l'enregistrement, des domaines et du timbre » (Sertillanges, 1920, p. 193). Il démissionne en 1860 lorsqu'il est majeur, pour aller à Paris préparer, au Collège Sainte Barbe, l'École Normale supérieure qu'il intègre en 1862. Comme beaucoup de normaliens, il noue des amitiés qui seront durables, notamment avec le philosophe Alfred Espinas et avec le scientifique Félix Alcan qui reprendra le fonds Germer Baillièrre et fondera la maison d'édition universitaire portant son nom (Tesnière, 2001). Ribot enseigne la philosophie à Vesoul (1865-1868) puis à Laval (1868-1872), d'abord comme chargé de cours puis comme professeur après avoir obtenu l'agrégation en 1866. Durant ces années dans l'Est et l'Ouest, il travaille beaucoup, notamment à *La Psychologie anglaise contemporaine*, sa première publication (1870). Il lit avec passion et traduit *Les Principes de psychologie* d'Herbert Spencer avec Alfred Espinas. Enfin il prépare sa thèse.

Dans ses lettres à Espinas, Ribot se plaint de façon répétée du climat étriqué et de l'emprise cléricale qui règnent à Vesoul et à Laval et qui abaissent, selon lui, l'esprit de ses élèves. Il faut tempérer cette image par des souvenirs d'anciens lycéens, qui témoignent de son succès. Le philosophe Ludovic Dugas, ancien élève du lycée de Laval, devenu un proche, a recueilli notamment le cours conservé par un ancien élève, devenu médecin, dont la majeure partie est consacrée à la psychologie. Aux dires de ce dernier, Ribot « chînait » Descartes et citait « sans cesse Spinoza, Kant, Taine, Stuart Mill et Spencer », tout en ne laissant pas transparaître ses préférences. On pourrait faire l'hypothèse que Ribot a appris à appliquer à Laval la politique de « neutralité systématique » (Dugas, 1924, p. 14) qui lui réussira notamment comme directeur de la *Revue philosophique*. C'est son succès auprès des jeunes gens, encore accru par la publication de son livre de 1870, « dans une petite ville dévote, de moyenne culture », qui le rend suspect aux yeux des parents et de l'aumônier du lycée, d'autant plus que Ribot demeure

9. Voir Dugas, 1917, 1924 ; Le Malefan, 1991 ; Nicolas, 2005 et le dossier de carrière de Ribot conservé aux Archives nationales (F/17/21608).

par ailleurs inattaquable (Le Maléfan, 1991, p. 199). En effet il n'affiche, semble-t-il, pas d'opinions politiques, même au moment de « l'Année terrible » qui bouleverse la vie du lycée de Laval. Le 10 mai 1871, il écrit à Espinas que la Commune lui paraît « absurde » surtout parce qu'elle retarde la publication de « son » Spencer.

Lorsque Ribot peut enfin quitter la province et l'enseignement, qu'il n'aime ni l'un ni l'autre, ayant obtenu un « congé d'inactivité » en 1872, il peut se consacrer à ses recherches et s'initier en pratique et non plus en théorie aux sciences qu'il révère. Il suit ainsi entre 1873 et 1885 des leçons de physiologie et de médecine, principalement de médecine mentale. Il est aussi un auditeur de Charcot et figure dans le fameux tableau de Brouillet « Une leçon clinique à La Salpêtrière » (1887). Il ne devient cependant pas médecin, pour des raisons que nous ignorons. Toute sa vie se déroule désormais, jusqu'en 1916, « au pied de la Montagne Sainte Geneviève », entre son domicile, les éditions Alcan, boulevard Saint-Germain, la Sorbonne, le Collège de France et l'Institut, même s'il reste attaché à son pays natal où il revient chaque été.

Ni positiviste ni spiritualiste

L'usage est de décrire le contexte d'émergence des sciences de l'homme en France dans les années 1870-1880 comme le lieu d'un affrontement entre deux camps, les spiritualistes et les positivistes, et de faire de Ribot l'un des plus ardents représentants de ces derniers. Le cas de Ribot permet au contraire, nous semble-t-il, de revenir sur ce type de description du paysage académique et intellectuel. En effet, comme l'a montré Vincent Guillin (2004), la critique des spiritualistes par Ribot ne va pas sans une critique symétrique du positivisme¹⁰. Si l'on prête attention au paysage qu'il brosse, on remarque qu'il ne prend pas le parti des positivistes contre les spiritualistes, mais commence par opposer ces deux adversaires. Dès son premier ouvrage, *La Psychologie anglaise contemporaine* (1870), qu'on présente en général comme un pur manifeste positiviste, il critique le « positivisme » (Ribot, 1870, p. 17) et souligne le fait qu'« en Allemagne et en Angleterre » « la psychologie est cultivée comme science indépendante et expurgée de toute métaphysique, par des écrivains qui non

10. Sur les relations conflictuelles avec les positivistes, voir Heilbron, 2015, pp. 60-61. John Brooks III (1998) avait montré les continuités entre l'œuvre de Ribot et sa formation spiritualiste.

seulement n'ont fait aucune profession explicite de positivisme, mais sont même en désaccord complet avec cette doctrine sur plusieurs points » (Ribot, 1870, p. 29). Quand il présente la « psychologie expérimentale » dont il se veut le promoteur, il la caractérise par une double négation : elle ne sera ni « spiritualiste » ni « matérialiste », ces deux doctrines relevant toutes deux de la métaphysique et il souhaite que sa méthode échappe à l'alternative entre approches subjective et objective, entre la psychologie introspective revendiquée par les spiritualistes et la psychologie « objective » qu'il renvoie à Broussais, qui était une référence centrale pour Comte :

Les discussions entre ceux qui ne veulent admettre que l'observation intérieure, comme Jouffroy, et ceux qui ne reconnaissent que l'observation extérieure, comme Broussais, ressemblent à ces combats indécis après lesquels chacun s'attribue la victoire. Les premiers montrent triomphalement leurs analyses et mettent au défi leurs adversaires de deviner sans l'aide de la réflexion ce que c'est que sentir, désirer, vouloir, abstraire. Les seconds répliquent que le dialogue du moi avec le moi ne peut durer longtemps et qu'ils aiment mieux cultiver le terrain fertile de l'expérience (Ribot, 1870, p. 30).

Pour Ribot, des deux parts c'est ne comprendre la question qu'à demi : chacune de ces deux méthodes a besoin de l'autre (Guillin, 2004, p. 171). On retrouve dans la leçon d'ouverture de Ribot à la Sorbonne (1885b) la même mise en scène de son approche (voir la contribution de W. Feuerhahn). Ces deux formes de psychologie, présentées comme des opposés symétriques et partiels, semblent appeler leur dépassement dans la psychologie expérimentale telle que la définit Ribot à travers Spencer.

De façon générale, en tant qu'auteur, Ribot se situe dans une sorte de limite acceptable pour un spiritualisme « libéral ». Il n'est pas un positiviste orthodoxe : tout en défendant l'esprit positif, il s'appuie sur Stuart Mill contre Auguste Comte. Il est évolutionniste, ce qui le situe, là encore, dans un entre-deux. Comme le montre André Lalande, se réclamer de Spencer a pu permettre à certains de se revendiquer comme scientifiques sans pour autant verser dans le matérialisme (Lalande, 1899, pp. 9-10). Ribot cite ou présente Spinoza, Schopenhauer (voir la contribution de Régine Plas), Stuart Mill¹¹ ou Spencer, auteurs qui, sans faire partie du panthéon spiritualiste, ne peuvent pas se voir refuser la qualité de philosophes¹².

11. Sur le rapport complexe de Ribot à Mill, voir la contribution de Vincent Guillin.

12. Sur ces postures de Ribot, voir Brooks, 1998 ; Guillin, 2004.

Une thèse qui fit du bruit ?

En 1873, Ribot soutient une thèse latine sur Hartley et une thèse française intitulée *L'Hérédité : étude psychologique sur ses phénomènes, ses lois, ses causes, ses conséquences*, publiée chez Ladrance la même année. Le thème de l'hérédité (normale et pathologique) occupe une grande place chez les médecins durant la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier chez des aliénistes comme Bénédicte-Augustin Morel, Jacques-Joseph Moreau de Tours ou encore Jules Baillarger, qui, à la suite de Prosper Lucas, théorisent l'hérédité de la folie et interprètent les maladies nerveuses en termes de dégénérescence. Il s'agit, comme le développe Jean Borie (1981), de penser un mécanisme, biologique en son fond, qui produit à la fois de l'identité et de la différence, de la permanence et des variations. C'est aussi autour de cette question que s'articule la thèse de Ribot qui cite, outre ces médecins français, plusieurs auteurs étrangers, en particulier Galton et Darwin. Mais c'est Spencer qui lui fournit le noyau dur de son argumentation. Certes, « l'hérédité est la loi », formule reprise à Darwin, mais, pour rendre compte des variations, c'est-à-dire de ce qu'il nomme la « non-hérédité », Ribot convoque la loi d'évolution spencérienne, ce qui lui permet en outre d'ancrer l'hérédité psychologique dans l'organisme :

L'évolution amène des modifications psychologiques et physiologiques ; l'habitude les fixe dans l'individu, l'hérédité les fixe dans la race. Ces modifications accumulées et à la longue devenues organiques rendent possibles des modifications nouvelles, dans la suite des générations : ainsi l'hérédité devient en quelque sorte une puissance créatrice (Ribot, 1873, pp. 400-401).

Toutefois, l'évolution, prend-il soin de préciser, n'est pas nécessairement le progrès puisqu'elle peut finir par une période de dissolution qui entraîne un retour en arrière et provoque la décadence des familles ou des « races ». Car Ribot, comme nombre de ses contemporains, croit à l'existence de « caractères nationaux » et ne doute pas un instant de la supériorité de la « race » blanche. Cette thèse est une remarquable illustration du racialisme de l'époque. Ajoutons que, tout au long de l'ouvrage, pour étayer son argumentation, Ribot présente de longues listes de « faits », voire d'anecdotes, certains issus de récits de missionnaires ou de voyageurs, dont il ne questionne jamais l'authenticité.

Ce n'est toutefois pas le manque de rigueur dans la démonstration qui lui fut le plus reproché (Papillon, 1873). Bien avant sa soutenance, la rumeur publique annonçait que la thèse de Ribot allait être à l'origine d'un scandale dans les milieux académiques : en mars 1876,

lui-même écrivit à Espinas qu'on faisait de sa soutenance « une affaire d'état » et qu'Elme Caro avait qualifié sa thèse de « provocation en 600 pages » (Lenoir, 1957, p. 10). Paul-Armand Challemlacour, chroniqueur de *La République française*, quotidien fondé en 1871 par Gambetta, publia un compte rendu de la soutenance dans le numéro daté du mercredi 18 juin 1873¹³. Il y fait état d'une « discussion publique » retardée par les réticences de « certains professeurs » mais écrit : « Tout s'est bien passé, nous ne nous sommes pas aperçus que la thèse ni la discussion aient fait scandale. » Il donne également le motif du scandale annoncé : Ribot aurait abordé dans son travail « des questions qui ont longtemps passé pour scabreuses [...]. Il touche à la question des rapports du physique et du moral dans l'homme, à celle de la liberté, de l'originalité individuelle » (Nicolas, 1999, p. 319). Il indique aussi qu'on n'a débattu qu'à fleurets mouchetés et que des deux côtés on a évité d'entrer dans le vif du sujet, celui des rapports du physique et du moral. Cette perception de la soutenance fut aussi celle de Ribot, qui se plaignit auprès d'Espinas de ce qu'on n'était « pas entré dans le fond du débat » (Lenoir, 1957, p. 11).

En novembre 1873, la thèse fut présentée à l'Académie des sciences morales et politiques par Elme Caro, qui avait siégé dans le jury et qui la critiqua assez fermement, estimant que l'esprit de Ribot était « peut-être supérieur à son œuvre ». Il conclut par l'affirmation que, du fait des questions non résolues par l'auteur, le spiritualisme n'était « pas même entamé » (Caro, 1874, pp. 536-540). Adolphe Franck se plaignit de l'indulgence de Caro pour Ribot, proclamant qu'il n'y avait d'hérédité nulle part. Mais plusieurs autres assistants prirent la parole pour affirmer le contraire et défendre implicitement le travail de Ribot, ce qui amena ce dernier à qualifier cette séance « d'orage épouvantable » dans une lettre du 9 décembre 1873 à Espinas (Lenoir, 1957, p. 12). Toutefois, la lecture du compte rendu de la séance ne donne guère une telle impression.

C'est probablement Paul Janet, alors chargé auprès du doyen de donner son aval aux soutenance des thèses de philosophie à la Sorbonne, qui avait proposé, contre l'avis de certains de ses collègues et notamment de Caro, d'autoriser la soutenance de Ribot. Paul Janet, philosophe spiritualiste influent, se voulait ouvert à la science et on peut supposer que s'il soutenait Ribot, c'est qu'il voyait en lui un représentant modéré du nouvel esprit positif et un adversaire

13. Serge Nicolas (1999, pp. 318-320) reproduit de larges extraits de ce compte rendu, nous citons d'après cet article.

du positivisme comtien, avec qui il était préférable de s'allier plutôt que s'en faire un ennemi. Janet continuera par la suite de soutenir académiquement Ribot. L'insistance de celui-ci à proclamer que sa thèse avait fait scandale donne à penser qu'il n'aurait pas été tout à fait mécontent de pouvoir se présenter comme une victime sacrifiée sur l'autel de la science par la philosophie officielle.

Finalement, en dehors de la Sorbonne et de l'Institut, la thèse fut bien accueillie. Taine en fit notamment une recension très élogieuse dans *Le Journal des débats* (Taine, 1873, p. 3) et plusieurs autres périodiques en publièrent un compte rendu. Et elle eut onze éditions en France jusqu'en 1925 et dix aux États-Unis. Cet ouvrage acheva d'installer Ribot dans le paysage intellectuel français.

Fonder la *Revue philosophique* et devenir incontournable en philosophie

Il peut paraître paradoxal que ce « fondateur de la psychologie scientifique » ait été aussi celui de la *Revue philosophique*, en 1876. S'il a toujours fait en sorte d'être déchargé de ses enseignements (à Laval, à la Sorbonne et même au Collège de France), Ribot n'a jamais renoncé à sa fonction de directeur, qui lui était particulièrement chère puisqu'il a dirigé la *Revue philosophique* jusqu'à sa mort en 1916. Lucien Lévy-Bruhl prendra ensuite la relève (Merlié, 1993).

La courte déclaration d'intention anonyme qui inaugure la nouvelle revue en 1876 se défend d'être une « profession de foi » et affiche la volonté de donner la parole à toutes les écoles¹⁴. Il s'agit certes de réorienter la psychologie dans une voie plus positive, mais non d'en faire une discipline indépendante. La métaphysique elle-même, déjà identifiée en 1870 dans *La Psychologie anglaise contemporaine* à une forme de poésie, a sa place, à condition qu'elle apporte des faits. Symboliquement, le premier numéro de la revue comporte trois contributions, de Taine, Paul Janet et Spencer.

Ribot réussit un coup de maître en 1876. Dans le prolongement de *La Psychologie anglaise contemporaine*, qui définissait sa position à égale distance du spiritualisme et du positivisme, il se place résolument au centre de la discipline philosophique, dans une posture de « neutralité systématique » et devient incontournable y compris pour ses adversaires. Si l'on parcourt ses sommaires,

14. *RP*, 1876, 1, 1-4. La *Revue philosophique* a donné lieu à plusieurs études : Thirard [Carroy], 1976 ; Mucchielli, 1998 ; Carroy, 2006 ; Nicolas, 2012.

la *Revue philosophique* est bien devenue, comme le revendiquait Ribot, un *forum* surtout pour des philosophes (Paul Janet et Bergson) et des psychologues (Pierre Janet, Alfred Binet et Ribot, qui y fait paraître souvent sous forme d'articles ses futurs ouvrages), et pour quelques physiologistes (Charles Richet et Henry Beaunis). Elle est aussi ouverte aux sciences morales, équivalent approximatif de ce que nous appellerions les sciences humaines et sociales, et publie des sociologues (Gabriel Tarde, que Ribot a contribué à lancer, et Émile Durkheim), parfois des historiens (Ernest Lavisse et Charles Seignobos).

On n'a peut-être pas assez remarqué que la *Revue philosophique* est aussi à l'époque une sorte de magazine mensuel comportant, par exemple, de la publicité au dos de sa couverture ou en fin de fascicule, ce que le regroupement en volumes bisannuels a occulté et ce qui induisait des modes de lecture et d'usage différents des nôtres. Le lecteur pouvait aussi suivre, mois par mois, des textes intitulés par exemple « Notes et observations » ou « Correspondance », qui composent de courtes contributions citant des faits et débattant de sujets d'actualité : l'unité du moi au moment de la parution de la revue, l'hypnose et la suggestion dans les années 1880, les paramnésies et les rêves au tournant du siècle (Carroy, 2012). Souvent associées à des articles originaux, ces suites thématiques mettent à contribution des auteurs reconnus ou débutants, parfois non philosophes professionnels, qui ont écrit à Ribot ou qu'il a sollicités. L'un de ses talents de directeur a été de savoir orchestrer des « feuilletons » philosophiques. Par là, il peut rendre sa revue plus accessible à des « amateurs » susceptibles d'être rebutés par les longs articles originaux.

Le bureau de Ribot, aux éditions Alcan, boulevard Saint-Germain¹⁵, est devenu un lieu emblématique. Le directeur y reçoit des contributeurs ou des visiteurs français et étrangers, avec lesquels il a des échanges, décrits par tous comme courtois, au cours desquels il informe autant qu'il interroge. C'est là que presque tous les témoins le situent, et c'est, symboliquement, dans un cabinet de travail qu'il s'est lui-même fait photographier, comme on le voit en exergue de ce volume. Depuis ce lieu de savoir, il réussit à être au cœur et à la pointe de l'information sur la vie intellectuelle et institutionnelle de son temps. Il contrôle tout en solitaire : « Tous les articles lui passaient par les mains, et aussi toutes les épreuves corrigées qu'il relisait attentivement » (Dugas, 1924, p. 19). À certains

15. Sur l'histoire des éditions Alcan, voir Tesnière, 2001.

égards, la revue devient une partie de son œuvre, comme l'indique le fait qu'elle est citée après ses « Autres ouvrages », en tête de ses publications successives. Il peut enfin se permettre des audaces et les contrebalancer par sa posture de « neutralité systématique ».

La fondation de la *Revue de métaphysique et de morale* par Xavier Léon en 1893 vise à contrer un monopole sur la philosophie, ce qui inquiète beaucoup Ribot, en dépit de ses échanges courtois avec son rival¹⁶. Dans les faits, une sorte de partage de compétence s'établira entre les deux revues, la plus ancienne se spécialisant davantage dans la psychologie et les sciences morales, et la plus récente dans la métaphysique et l'épistémologie des sciences mathématiques et physiques. Beaucoup d'auteurs répartiront leurs publications plutôt que d'en réserver l'exclusivité à l'une des deux revues (Merlié, 1993). Ribot semble avoir été moins inquiet de la fondation de deux revues françaises spécialisées, *L'Année psychologique* dirigée par Beaunis et Binet en 1894-1895, le *Journal de psychologie normale et pathologique*, dirigé par des psychologues se réclamant directement de son héritage, Georges Dumas et Pierre Janet, en 1904¹⁷. L'enjeu est sans doute moins crucial, compte tenu de la prééminence de la philosophie dans la vie intellectuelle et académique en France.

La psychologie pathologique

Coup sur coup, entre 1881 et 1885, Ribot publie trois ouvrages, qui ont valeur de manifeste méthodologique pour une psychologie pathologique et de mise en chantier de nouvelles recherches dans ce domaine (Babini, 1978 ; Carroy et Plas, 1993). *Les Maladies de la mémoire*, livre déjà publié en avant-première par la *Revue philosophique*, inaugure en 1881 une méthode d'approche des pathologies mentales qui se réfère à Claude Bernard, et, par-delà celui-ci, à Broussais. Ribot fait en effet l'hypothèse que les maladies de la mémoire sont des expérimentations naturelles invoquées qui permettent de comprendre le fonctionnement normal du psychisme. La psychologie peut donc être expérimentale en recueillant des faits dans les bibliothèques médicales ou dans les hôpitaux et en faisant l'économie d'expériences provoquées en laboratoire sur le modèle germanique,

16. Voir, dans ce volume, les lettres de Ribot à Léon (janvier 1893) et à Flournoy (26 décembre 1893) et l'article de W. Feuerhahn et T. Trochu. Sur la *Revue de métaphysique et de morale*, voir Soulié, 2009.

17. Sur *L'Année psychologique*, voir Chapuis, 1997 ; Nicolas, 1997.

jugées peu productives et ennuyeuses¹⁸. Elle peut en second lieu énoncer des lois, puisque Ribot suppose que les fonctions mentales sont évolutives. La maladie est une involution ou une régression qui fait revenir à un stade antérieur plus simple, moins complexe, plus automatique et moins différencié.

Ribot analyse sur le même modèle les maladies de la volonté et de la personnalité en 1883 et 1885. Significativement, il s'attaque aux facultés de l'âme privilégiées par les spiritualistes héritiers de Maine de Biran, lesquels distinguent radicalement l'activité volontaire de l'esprit de son activité automatique et mettent l'accent sur l'unité et l'identité du moi source de la personnalité¹⁹. Ribot montre que, si l'on adopte une perspective évolutionniste, la volition résulte d'une « coordination plus ou moins complexe » et que la personnalité est « un tout de coalition » (Ribot, 1883 ; 1885a). Pour lui cependant, à la différence de Taine, ni le moi ni la volonté ne sont de simples mots. Ribot n'est pas nominaliste et il cherche plutôt à donner aux facultés une assise biologique et corporelle, et à montrer qu'elles sont plurielles et complexes, parce que soumises à la loi de l'évolution/dissolution.

Ces trois livres de Ribot inaugurent une tradition qui engage la psychologie française à visée scientifique dans la voie de la psychologie pathologique. Désormais ses continuateurs et élèves, tous deux normaliens, philosophes et médecins, Pierre Janet (le neveu de Paul Janet), qui lui succède au Collège de France, et Georges Dumas, qui enseigne à la Sorbonne, lui donneront une stature de précurseur et de fondateur, en laissant plus ou moins dans l'ombre les autres parties de son œuvre. Contrairement à Ribot, ils font état dans leurs publications d'une pratique d'observation directe et de thérapeutique.

Une psychologie de l'affectivité, ou comment relever le défi des critiques de la science

Ribot peut alors se consacrer à de nouvelles recherches, sur la vie affective. Son mode d'approche change : s'il s'appuie toujours sur des exemples de troubles mentaux puisés dans les bibliothèques médicales, il mène des recherches empiriques. Jusque-là il a vulgarisé

18. Sur ce que l'on désigne à l'époque, en France et en Allemagne, comme « psychologie expérimentale », voir Carroy & Plas, 1996, 2006, Carroy & Schmidgen, 2006.

19. Voir Janet, 1897, article où Paul Janet se définit comme un spiritualiste « libéral ».

et systématisé des travaux français ou étrangers, en adoptant une pratique érudite. Il fait passer des questionnaires sur le modèle anglo-saxon, mais abandonne vite cette méthode. Plutôt qu'un grand nombre de réponses, il préfère recueillir des observations individualisées, restant ainsi fidèle à la méthode des cas. Les personnes qu'il interroge, selon son article séminal sur la mémoire affective, sont des hommes et quelques femmes, adultes et cultivés, dont il suscite les auto-observations (Ribot, 1894). L'introspection, qui revient en scène dans la psychologie expérimentale de la fin du siècle, est mise en avant (Carroy & Schmidgen, 2006) et Ribot se garde, dans l'ensemble, de pathologiser les nouvelles expériences sur lesquelles il s'appuie. La quête d'un soubassement organique inconscient, cénesthésique et kinesthésique, du psychisme (voir la contribution de Georges Vigarello), se poursuit à travers la thématique de l'affectivité. La volonté cède le pas à la tendance et Schopenhauer est remobilisé pour la circonstance. Ribot s'engage ainsi dans une nouvelle entreprise qui reprend, avec des inflexions, le fil de préoccupations antérieures mais qui répond aussi à un nouveau contexte et à de nouveaux défis.

On pourrait faire en effet l'hypothèse qu'il cherche à répondre à un contexte critique envers la science et l'esprit positif, symbolisé en 1895 par le succès de l'expression, due à Ferdinand Brunetière, de « banqueroute de la science » (Brunetière, 1895 ; Rasmussen, 1996). La psychologie à visées scientifiques est alors attaquée sur deux fronts. Sur le premier, proche de Brunetière, que l'on pourrait qualifier de catholique et de conservateur, le romancier Paul Bourget, qui a été auparavant un disciple de Taine, caricature en 1889 la nouvelle psychologie dans *Le Disciple*, roman qui a un très grand retentissement et enclenche de multiples débats. Parce qu'ils défient la morale au nom de la science, les psychologues inventés par Bourget endossent la responsabilité morale d'un suicide. La science psychologique serait ainsi criminogène et seul un retour aux valeurs traditionnelles sauverait la France et sa jeunesse.

Sur le second front, incarné notamment par le philosophe d'inspiration socialiste Frédéric Rauh, l'un des membres influents de la *Revue de métaphysique et de morale*, la visée d'une psychologie positive est critiquée au nom d'une conception plus ouverte de la science. En 1899, Rauh veut, lui aussi, édifier une psychologie des sentiments, mais, plus radicalement, il affirme : « Le premier conseil que nous donnerions à un étudiant psychologue, c'est encore et quand même de lire des romans et d'aller dans le monde. » C'est ainsi, selon lui, que pourront se développer les « sciences concrètes » du psychisme qu'il appelle de ses vœux (Rauh, 1899, p. 23). Il réaffirme ainsi

la prééminence d'une psychologie philosophique et accréditée une tradition française de critique de la psychologie scientifique qui se prolongera, avec des inflexions différentes, chez Politzer, Canguilhem, et au-delà.

Ribot se garde bien de céder sur les visées « scientifiques » de ses propres travaux. Face aux attaques, il préfère appeler à sa rescousse des littéraires séduits par la richesse de sa documentation ou des écrivains qui ont le culte de la science et s'opposent à Bourget. Or, si le livre de Rauh sur l'expérience morale a eu cinq éditions, celui de 1899 sur les sentiments semble n'en avoir eu qu'une. C'est très peu par rapport aux quinze éditions de *La Psychologie des sentiments* de Ribot. On peut penser qu'en dépit des critiques de Rauh ce dernier ouvrage, jusqu'entre les deux guerres, a fait figure de somme sur la vie affective auprès d'un public plus large que le seul public académique, ce qui expliquerait qu'il ait probablement compté Marcel Proust parmi ses lecteurs (voir la contribution de Jacqueline Carroy).

Ainsi Théodule Ribot apparaît plus complexe que le portrait qu'on brosse le plus souvent de lui. Il est certes un promoteur de la psychologie scientifique, mais à distance égale du positivisme et du spiritualisme. Loin de vouloir apparaître comme un marginal, il cherche à déplacer le centre de gravité de la discipline philosophique et à se rendre incontournable. Pour cette raison, la *Revue philosophique* est ce qui lui tient le plus à cœur. Alors qu'il renonce à ses différents enseignements, y compris les plus prestigieux et acquis de haute lutte (Collège de France), il en restera le directeur jusqu'à sa mort. Sa célébrité tient aussi à une autre caractéristique de ses travaux. Loin de considérer comme négligeables les critiques contemporaines de la science et le primat accordé à l'affectivité sur la raison, Ribot publie à partir des années 1890 toute une série d'ouvrages où il propose, en réponse, une science du sentiment.

Jacqueline CARROY

Wolf FEUERHAHN

Régine PLAS

Thibaud TROCHU

(CNRS-EHESS-MNHN Centre Alexandre Koyré)